



Culture - **l'Humanité** le 20 Décembre 2010

Lachronique théâtre de Jean-pierre Léonardini

Vif éloge de la brume

Claude Régy a mis en scène *Brume de Dieu* (1). C'est le titre qu'il a donné à un épisode tiré du roman *les Oiseaux*, de l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas (1897-1970) traduit par Régis Boyer. Un jeune homme debout (Laurent Cazanave), cherchant lentement les mots, va conter sous nos yeux, à la troisième personne du singulier, la triste histoire de Mattis qui n'a, pour se raccrocher au monde hostile, que la figure d'Elke, souvent nommée, qu'on se prend à imaginer sous les traits d'une sœur compatissante ou d'une fiancée de rêve. Ce soliloque comme empêché, troué de silences, né d'une écriture «□ blanche□ », va peu à peu nous prendre par le cœur sur un mode tragique feutré, car ce discours difficile, arraché avec peine à un corps contraint, soumis à une stricte discipline de jeu, sorte de biomécanique freinée (le masque facial est neutre, d'où sourd la parole, les pieds sont nus, parfois sur la pointe et, vers la fin, le corps non sans élégance s'accroupit progressivement au ralenti ; d'où tension musculaire, crispation supposée des tendons tandis que le visage ne cille pas), nous offre la plus poignante figuration d'un être sensiblement simple d'esprit d'une complexité folle.

D'Emma Santos à Sarah Kane, entre autres, ce n'est pas la première fois que Claude Régy s'attache à la folie. «□ Si on délaisse, dit-il justement, la frontière entre les gens «□ normaux□ » et ceux que l'on désigne comme des malades mentaux ou des demeurés, et qu'on s'occupe de ce qui s'y déroule réellement – sans magnifier la maladie –, il est certain qu'il y a là à découvrir énormément, en particulier sur notre nature d'êtres humains.□ » Le choix ainsi fait d'une œuvre de Vesaas tient encore à son goût affirmé pour ce qu'on pourrait sans doute situer sur le registre d'un état d'âme scandinave, fait – pour aller vite – d'un puritanisme brûlant dans une froide nature. La nature est en effet pour Mattis le théâtre où se joue, au risque de se noyer dans une barque qui prend l'eau, la quête extrême d'un qui, n'ayant pas toute sa tête, s'avance au plus profond de lui-même afin de nous apprendre à vivre.

Comme toujours chez Régy, cela s'effectue dans le cadre d'un raffinement symbolique qui n'appartient qu'à lui. Au sein d'une boîte scénique bien plus large que profonde (scénographie de Sallahdyn Khatir), dans de savants calculs d'obscur clarté (lumière de Rémi Godfroy), Mattis-Laurent Cazanave vient d'abord vers nous en diagonale avant de faire face sans nous regarder. Ce qui se passe dès lors, du borborygme au cri primal réitéré via une élocution subtilement embarrassée, fruit d'un douloureux travail sur soi de l'homme en jeu,

relève bel et bien, au-delà de la démonstration clinique, d'un acte poétique majeur. Claude Régy ne cesse de hisser l'enjeu théâtral au rang d'une expérience intérieure ontologique proprement inouïe. Cela, qui se donne pour peu de gens à la fois, creuse obstinément ses sillons dans la conscience spectatrice. Nous voici confrontés à un exercice d'ordre métaphysique. Avec ou sans Dieu. Peu importe. Il n'en demeure pas moins que, depuis la brume du titre choisi jusqu'à l'abstraction (soit le concret pensé) d'une représentation décidément hors norme, l'énigme ne se dilue pas. Elle persiste, transcendante, à briller par son absence même, ce qui est le comble de l'art.

(1) C'est à la Ménagerie de verre,

jusqu'au 29 janvier 2011, sous l'égide

du Festival d'automne à Paris.

Jean-pierre Léonardini